

Lundi de Pentecôte, 1789

« Arnold devait être le premier d'une longue série d'auteurs de comédies, qui s'est continuée jusqu'à aujourd'hui. »
Frédéric Hoffet, *Psychanalyse de l'Alsace*

La première grande pièce du théâtre alsacien, écrite en alexandrins et de la dimension, en cinq actes, d'une œuvre de Molière, est la comédie *Der Pfingstmontag*, publiée par Georges Daniel Arnold en 1816. Il y a 200 ans. Comment l'Alsace fête-t-elle cet anniversaire ?

Par la première traduction intégrale de la pièce en français. Elle a été réalisée par Suzanne Mayer et Roger Siffer, à l'initiative d'EuroBabel et des éditions Arfuyen. Prix du Patrimoine Nathan Katz 2016. Voici enfin le chef d'œuvre littéraire d'Arnold transparent, accessible aux francophones, donc à tous. Car il avait quelque chose de secret, de presque mythique, les historiens s'y référaient, les collectionneurs d'alsatiques avaient pu se procurer quelques rares éditions anciennes, dont la dernière, préfacée par Joseph Lefftz, imprimée en caractères gothiques, remonte à 1941, Hunenburg Verlag, Straßburg – Aïe ! -, mais qui était capable de vraiment lire le texte et de l'étudier ? Qui s'en souciait ? On n'en est pas plus capable aujourd'hui, faute d'une édition bilingue, faute d'une nouvelle édition du texte original, utilement annotée et dotée d'un recueil lexical. Le travail n'a été fait qu'à moitié. Impossible à travers la seule traduction de mesurer l'ampleur et la richesse de détails du monument linguistique que nous offre la pièce et de saisir les intentions (politiques, nous le verrons) de son auteur.

Dans le cadre de sa collection et du Prix Nathan Katz, qui récompense une traduction et est soutenu financièrement par l'OLCA, l'éditeur, Gérard Pfister, ne pouvait guère faire plus ; le marché étant insuffisant, c'est à des pouvoirs publics, c'est à la Région (mais quelle région maintenant ?), ce serait à quelque chose comme un État-région de porter le projet de célébrer comme il faut l'œuvre fondatrice de la littérature alsacienne dialectale et son auteur. On a pu rêver d'une grande édition bilingue savante, assurée par l'Institut de dialectologie avec le soutien de l'université ; on a pu espérer des colloques, des représentations théâtrales, nulle part ailleurs qu'au TNS (!), et imaginer une année Arnold comme il y eut en 2015 une année Schweitzer, à l'occasion du cinquantenaire de sa mort.

Mais pour que de telles choses se décident en haut, dans les sphères de la politique, et prennent une tournure officielle, en quelque sorte républicaine, au sens propre, il faudrait que

se manifestent en bas, dans la société civile, de puissantes pulsions culturelles et que soit formée une conscience alsacienne de soi, de son histoire, une fierté, alsatian pride !

Comment y aurait-il à la base conscience et mémoire, si l'histoire et la littérature d'Alsace n'ont pas eu de place dans les programmes scolaires, n'ont jamais pu être enseignées de manière suivie ? Qui a jamais entendu parler à l'école de la vie et de l'œuvre étonnante de Georges Daniel Arnold (1780 – 1829) ? Que connaît-on de l'histoire du théâtre alsacien, de 1816 à 2016 ? Qu'en savent les acteurs eux-mêmes et amateurs de ce théâtre ? Des conférences épisodiques à l'université populaire ne suffisent pas pour instituer une culture... nationale.

De rares érudits qui connaissaient l'existence et la valeur littéraire du *Pfingstmontag* ont répété entre eux un peu vite que la pièce est injouable, qu'elle n'est pas faite pour la scène, qu'elle ne fut jamais jouée que partiellement, dans des salons. Ce n'est pas exact. Elle a été maintes fois adaptée au théâtre, avec des coupures et des arrangements, comme les troupes le font en montant du Shakespeare, etc. Dans sa correspondance avec Hélène Bresslau, nous apprenons incidemment qu'Albert Schweitzer, se trouvant à Freiburg, au Zähringerhof, avait assisté le 1^{er} avril 1910 à une représentation du *Pfingstmontag*. Es war, écrit-il, wunderschön.

Un théâtre politique

Aucune politique dans le *Pfingstmontag*, pas une allusion aux événements qui secouent le royaume. Mais cette absence même, n'est-elle pas une position politique ? Étrange, ce silence, si on y réfléchit en sachant que, selon l'indication expresse de l'auteur, l'action se déroule en l'an 1789, sur deux jours, le dimanche et le lundi de Pentecôte. « Die Zeit der Begebenheit ist im Jahre 1789. » Le lundi de Pentecôte était le 1^{er} juin. Strasbourg, comme toute l'Alsace, et comme toute la France, suivait alors anxieusement le déroulement des États Généraux qui s'étaient ouverts à Versailles le 5 mai.

Depuis des mois la rédaction des *Cahiers de doléances* et l'élection des députés avaient échauffé les esprits. À Strasbourg l'ameistre Jean de Turckheim, un protestant, fut élu au premier tour le 8 avril ; l'élection du second député, qui devait être un catholique, fut plus laborieuse. De cette agitation rien ne transparaît parmi les personnages de la pièce, pourtant très bavards. Starkhans, constructeur de bateaux, est grand conseiller de la municipalité de Strasbourg ; son compère, Mehlbrüej, fabricant de pompes à incendie, est petit conseiller. Ils ne se préoccupent que du mariage de leurs enfants. Personne ne pressent en ces jours de printemps ce que l'été 1789 va être.

Le début d'une longue suite de bouleversements révolutionnaires, terreur, guerres, dictature, qui ne s'arrêtera qu'au bout de vingt-cinq ans, avec la stabilisation de la Restauration en 1816, amère et ironique fin. Georges Daniel Arnold avait 9 ans en 1789, l'âge du petit Daniel, Danielchen, dans la pièce, que les femmes appellent pour la promenade, qu'elles cherchent partout et qui n'apparaît jamais sur scène, occupé qu'il est on ne sait où à jouer avec ses camarades. Comme une ombre subtile de l'auteur, une signature invisible dans son œuvre.

Il était élève du gymnase protestant de Strasbourg. Enfant précoce, jeté dans la tourmente politique, il participe à 12 ans à la fondation de la *Société des Jeunes Amis de la Constitution* ; à 14 ans il étudie déjà la philosophie et le droit à l'université ; après la mort de son père, devant travailler, il trouve un poste de sous-chef au bureau de la guerre de l'administration départementale du Bas-Rhin, y perfectionne sa connaissance du français. Comment ce garçon vit-il et juge-t-il ces années d'enthousiasme et de dangers extrêmes ? À 17 ans, il rédige une *Chronique de la Révolution à Strasbourg de 1789 à 1795*.

Il quitte sa ville en 1801, dans une Europe ouverte par les armées, se rend à Göttingen où il passera deux ans à se former. Sur le chemin du retour, il rencontre Schiller et est reçu par Goethe. De 1803 à 1806, il étudie à Paris le nouveau droit français. Il y publie une *Notice littéraire et historique sur les poètes alsaciens*. Première conscience affichée qu'il existe quelque chose comme une littérature alsacienne et qu'elle a, entre France et Allemagne, son originalité.

Complétant son éducation européenne, il visite l'Italie, jusqu'à Naples. Par décret impérial, il est nommé professeur de droit à Coblenche. Quand en 1809 une Faculté des lettres est créée à Strasbourg, il s'y fait nommer et enseigne l'histoire. Puis, il aura l'occasion, deux ans plus tard, de rejoindre la faculté de droit, dont il deviendra le doyen.

C'est cet homme, issu du peuple (son père était tonnelier), devenu professeur d'université, instruit d'une expérience de l'histoire comme « bruit et fureur », raison et passions, c'est un tel homme qui, revenu chez lui, ressent le besoin ou l'intérêt de reconstituer le monde d'avant, quand l'Alsace était innocemment alsacienne, innocemment germanique dans ses mœurs et sa langue, et qu'en Strasbourg régnait l'esprit d'une ville libre. Sur les ailes de la comédie, entrecroisant habilement quelques intrigues amoureuses entre jeunes gens de différentes provenances, montrant la vie d'intérieur et la vie sociale de deux familles strasbourgeoises, il dresse un tableau des mœurs et des mentalités d'alors. Il accuse jusqu'au ridicule les particularités des uns et des autres, des vieux en fait, car les jeunes sont purs... C'est une comédie sentimentale et de caractère. Avec ironie, mais sans méchanceté, comprenant la

nature humaine, Arnold fait ressortir les passions absurdes, les avarices, les obsessions, les marottes de collectionneur, les tics, les automatismes de langage de ses personnages, des bourgeois de Strasbourg, mais aussi un paysan du Kochersberg, un pasteur de l'Ortenau, un commerçant de Colmar. De sorte que la langue alsacienne résonne en différentes tonalités. « *Ein lebendiges Idiotikon* », jugeait Goethe dans sa longue préface (reproduite, en français, dans l'édition Arfuyen). Et c'est justement cela que voulait l'auteur. « Dans chaque parler populaire s'exprime une vie intérieure propre, qui en ses nuances compose une caractéristique nationale particulière. » C'est bien « national » qu'il a dit : *eine besondere Nationalcharakteristik*.

Dans ce monument linguistique à la gloire de l'alsacien il nous plaît de voir aujourd'hui ce que l'auteur lui-même ne voyait peut-être pas nettement, mais qui correspondait, croyons-nous, à sa volonté profonde : un acte politique de revanche sur l'abbé Grégoire qui dès 1790 lança, à travers un questionnaire relatif aux patois et aux mœurs des gens de la province, une campagne d'unification linguistique de la grande Nation. Bientôt l'usage de l'allemand, qui englobe les dialectes, sera suspect et motif à emprisonnement ou expulsion. Par arrêté du conseil municipal de Strasbourg, sous pression, sous terreur, « toutes les inscriptions des bâtiments publics ne se feront désormais qu'en français et les inscriptions allemandes seront effacées ».

Rappelant sur scène les bonheurs du monde antérieur, Arnold dénonce, mine de rien, la politique furieuse qui a détruit ce passé ! Théâtre réactionnaire ? Comme vous voulez. Pentecôte est la fête de l'esprit et du don des langues.

Jean-Paul Sorg